

Ils ont laissé les musulmans convertir ma fille pendant un stage en Epide (insertion dans l'emploi)

écrit par Lucie Grandvaux | 7 juin 2019



Nous avons reçu la lettre ci-dessous qui nous a beaucoup émus, nous tenons à la partager avec nos lecteurs.

Christine Tasin

Bonjour à la rédaction de Résistance républicaine,

Tout d'abord merci pour vos articles, je me sens moins seule dans mon combat quotidien.

Je voudrais réagir suite à votre article du 2 juin 2019 de Christine Tasin, au sujet des « [élèves musulmans qui poussent les non musulmans à jeûner ! Salauds de profs et de parents !](#) ».

Vous situez le problème en Suisse, vous parlez de pression amicale, ou bien de menaces, de non-assistance à personne de la part de la Constitution fédérale et de parents monstrueux

sourds et aveugles...

.

Moi, je vais vous dire ce qui se passe en France, à Nîmes exactement.

Je croyais que j'avais une fille de 20 ans, [belle comme un camion](#), et je me retrouve avec un sac poubelle qui passe son temps dans le noir à prier en attendant l'arrivée du prince barbu qui voudra bien l'enfermer dans une tour d'ivoire.

.

L'islam est une menace, ça commence au collège.

Si l'enfant veut faire partie du clan, il y a obligatoirement une conversion, dans le dos des parents bien sûr, dans le dos de la naïveté, de la laïcité.

Les copines de ma fille ont semé des graines de paradis, de magie, de bonheur dans la tête de ma fille, le chemin direct de la pureté vers Allah. Un clonage mental autorisé, et encouragé par les mères musulmanes de ses copines.

.

Sa conversion à l'islam a eu lieu dans un Epide en 2017, un nouveau centre d'insertion pour les jeunes, (qui dépend du Ministère de la Cohésion et des Territoires et du Ministère du Travail, anciennement du Ministère de la Défense). Vous trouverez ci-dessous un reportage qui m'a fait hurler de colère, maintenant que je sais ce qui se passe vraiment dans un Epide.

Je n'imaginai pas que l'insertion passait par la conversion à l'islam, et pourtant, un mois après son entrée, il y avait le coran dans sa valise.

.

Ce que je veux dire, c'est qu'on a beau porter un uniforme dans un établissement public, écouter le discours laïque de la formatrice la journée, chanter la Marseillaise le matin, ce qui se passe la nuit en internat ce ne sont pas des « soirées-pyjama », mais des « soirées-voile et tapis de prière ».

De plus, en Epide les horaires et le service de restauration sont aménagés pour la période du Ramadan. Sa formatrice m'a indiqué que sur 40 jeunes sortant d'Epide, 35 sont musulmans, il serait intéressant de savoir combien se sont convertis pendant leur parcours d'insertion ?

Elles sont où les valeurs de République dans tout ça ? J'ai posé la question au Président de la République, aux Ministres concernés, au Procureur de la République. Réponse : « *Elle est majeure, elle a le droit de se convertir* ».

Ça, c'est la première pierre de la lapidation de la mère, de la famille, de la culture, de la République.

Le déni, ça veut dire, toi et ta fille convertie, on te laisse tomber !

Nous, on ne veut pas voir ce qui te dérange, on ne veut pas voir la bombe à retardement de l'islam qui ronge le cerveau de ton enfant.

Sois forte et tais-toi !

.

En conclusion, pour moi, ma fille a fait allégeance. De par sa conversion, elle perdu son statut de citoyenne à part entière, aucune discussion possible ni controverse. D'enfant gaie, empathique, elle est maintenant une jeune adulte rigide, soumise, gobant la moindre bêtise comme une vérité absolue et non-amendable. Sa liberté consiste à s'enrober d'un sac poubelle, à prier cinq fois par jour, à manger halal, elle ne sait plus qu'elle a le droit de penser par elle-même, d'être

différente, non, elle préfère le moule rassurant de l'islam.

Son manque d'esprit critique détruit sa liberté, mais elle reste persuadée d'aller « au paradis », elle s'éloigne de son cerveau, de sa famille, peu importe, la bienveillance de ses sœurs musulmanes l'entoure suffisamment pour lui éviter de se poser des questions.

Voici un exemple du nouvel apprentissage de ma fille sur le site « la voie éternelle » : *une voiture ne se construit pas par hasard, c'est le Créateur qui a mis tous les paramètres nécessaires à notre terre. Le rien ne crée rien. L'homme ne descend pas du singe parce que dès le départ les animaux sont parfaitement construits, exemple, un cheval ne peut pas respirer sous l'eau. Donc la théorie de l'évolution n'existe pas.*

Aucune mère ne mérite ce désespoir.

Bien cordialement

Lucie Grandvaux

Belfort. Apprendre l'effort Reportage dans un Epide, établissement pour l'insertion dans l'emploi

- Marianne Magazine
- 1 Feb 2019
- Par Vladimir de Gmeline

Faire son lit, se lever tôt, respecter les règles de la vie en communauté, construire un projet professionnel. Les établissements pour l'insertion dans l'emploi accueillent des jeunes de 18 à 26 ans et leur redonnent un cadre. Reportage en Bourgogne – Franche-Comté.

Ils sont là depuis deux mois, et font un peu les fiers-à-bras. « Je n'ai rien à dire », souffle Youness en regardant ailleurs. Il attrape la table derrière laquelle il est assis, la fait basculer en arrière. Quand on vient de certains quartiers, on a

un rôle à tenir, c'est bien le minimum. Même si on est volontaire. Dans les établissements pour l'insertion dans l'emploi (Epide), tout le monde est là de son plein gré. Rien à voir avec un foyer ou un centre fermé. Dans son groupe, ils sont quatre. Lui a arrêté l'école à 14 ans, a fait un peu d'intérim et s'est fait « virer de Peugeot » dont l'usine est un des principaux employeurs de la région. Il veut devenir serveur. Mehdi a 22 ans et pense bosser dans la logistique. Axel en a 18 et rêve d'armée : « Je veux être dans le génie de combat. » Marlone a le même âge et envisage d'être policière. Ils soupirent, s'étirent, se vangent gentiment, parlent des mois qui ont précédé le jour où ils ont poussé la porte du centre de Belfort : « *Je faisais rien, je traînais* » ; « *Je vivais la nuit* » ; « *J'allais à la mission locale, je faisais des stages mais j'avais aucune envie.* »

Déficit d'estime de soi

La greffe n'a pas encore totalement pris. Pourtant leurs moniteurs ne s'inquiètent pas. Le processus est toujours le même. Jean-Michel Racle, ancien comptable et contrôleur de gestion, quinze ans chez les sapeurs-pompiers, les reprend calmement, les amène progressivement à s'exprimer. Sarah Kientz, en service civique, l'assiste et relance. « *Il faut leur redonner confiance en eux, explique Alexandre Pourchet, le directeur du centre, ce sont des jeunes qui sont en déficit d'estime d'eux-mêmes.* » Il n'a pas le profil attendu de l'ancien militaire menant ses troupes à la baguette, même si ici la rigueur est partout. Ancien cadre dirigeant d'un groupement d'employeurs du bâtiment de la région, il connaissait bien les Epide : « *On savait que, si on recrutait des candidats qui en étaient issus, on n'avait pas à se soucier de questions comme la ponctualité, la présentation, la politesse.* »

Les Epide (anciennement établissements publics d'insertion défense), créés à l'initiative de Michèle Alliot-Marie et de Jean Louis Borloo en 2005, accueillent dans un de leurs 19 centres une moyenne de 3 000 jeunes par an, âgés de 18 à 26 ans : sans emploi, sans formation, la plupart du temps sans diplôme ; 29 % sont issus des quartiers prioritaires de la politique de la ville, et 28 % sont des jeunes femmes. Ces centres dépendaient au départ du ministère du Travail et de celui de la Défense, puis ce dernier a été remplacé par le ministère de la Cohésion des territoires. Le financement est complété par le Fonds social européen (FSE). Pendant six à vingt-quatre mois, les fondamentaux du « savoir-être » vont être repris ou tout simplement enseignés : « *On leur apprend à se présenter, à parler correctement, les bases de l'éducation civique, le sport, l'informatique, l'hygiène, la gestion de leurs papiers, tout ce qu'on appelle les "soft skills" nécessaires à leur autonomie*

», explique le directeur du centre. Des fondamentaux que l'école et la famille ne leur ont pas transmis. La très grande majorité d'entre eux ont des histoires personnelles plus que difficiles. Outre les familles monoparentales, qui sont la norme, beaucoup ont vécu de foyers en familles d'accueil, subi l'alcoolisme de parents n'ayant jamais travaillé et vivant d'aides sociales, et ont même parfois connu la rue. Le week-end ou durant les vacances, certains demandent à rester au centre : ils n'ont nulle part où aller.

Victoires sur le destin

Dans la salle où sept « volontaires » révisent le code de la route (le permis de conduire étant essentiel pour la mobilité professionnelle, les Epide le financent en grande partie), l'atmosphère change du tout au tout. Maxime, Brian, Ophélie, Tamouhidé, Magali, Latuf et Florian le répètent à l'envi : *« Les cadres nous ont appris à ne plus avoir peur, à ne plus être timides et à oser nous exprimer. Nos amis sont impressionnés et nos parents, rassurés. »* Eux, ce qui les rassure le plus, dès le départ, ce qu'ils demandent, c'est un cadre. Se lever à 6 heures, faire son lit, le rassemblement et le salut aux couleurs, autant de rites qui rythment leurs journées qui, avant, n'étaient pleines que de jeux vidéo et vides de projet de vie.

« Je n'avais plus d'espoir », explique Florian, qui a quitté le lycée sans diplôme. Aujourd'hui, il a apporté tout ce qu'il a obtenu ici dans une pochette et montre avec fierté ces petites victoires sur le « destin » : l'attestation de formation aux premiers secours, le brevet de natation, le passeport multimédia. La semaine prochaine, il a rendez-vous à la mairie pour un poste d'agent d'entretien urbain. Il y a ceux qui trouvent et concrétisent leur projet professionnel en cinq mois, ceux qui tâtonnent et sont là depuis deux ans, qui demandent plus d'accompagnement. Bien sûr il y a aussi des échecs, des éléments qui finiront par partir d'eux-mêmes.

« Je revois encore M. X et Mlle Y », explique par exemple Maxime à Florian Fischer, le conseiller d'insertion professionnelle de l'Epide. *Ici, on vouvoie les volontaires et on les appelle par leur nom de famille. Alors, quand ils reviennent et donnent des nouvelles des uns et des autres, l'habitude reste. Maxime a 19 ans et est arrivé au centre « le 3 avril 2018 ».* Aujourd'hui, il se lève à 3 h 30 tous les matins, *« heureux d'aller travailler »* à la boulangerie où il est en contrat d'apprentissage. Il pratique le kickboxing, la musculation et doit faire ce soir l'état des lieux du nouvel appartement où il emménage en colocation avec un autre ancien de l'Epide. Un mètre quatre-vingt-dix, et cette maturité étonnante de ceux

qui en ont déjà beaucoup trop vu et ont décidé de prendre leur vie en main. Il avait quitté la Corse et un environnement familial compliqué, sans papiers d'identité, et avait été recueilli par son ancienne famille d'accueil en Franche-Comté : « Je vivais la nuit, je fumais, je ne faisais rien. Je ne pouvais pas rester comme ça. » Une assistante sociale lui parle de l'Epide. « Etre encadré, avoir un uniforme qui gomme les différences, ça fait du bien. J'avais enfin un objectif. Je ne connaissais personne, je me suis fait plein d'amis. »

Il y a moins d'un an, Maxime était perdu. Aujourd'hui il a un plan de bataille pour les années à venir. Un deuxième CAP, un BP, puis un BTS, et un jour peut-être, qui sait, ouvrir sa propre affaire. Quand il a fini son service, il avoue avoir souvent du mal à quitter la boutique où l'ambiance est joyeuse. Pareil à l'Epide. « C'était dur d'en partir, dit-il, je ne regrette pas d'être passé ici, je ne pourrai jamais oublier les cadres. L'Epide, ça a un peu été mes parents. » Florian Fischer sourit : « C'est sympa de bosser ici, de savoir qu'on va amener les gens à mettre en place un projet. » « Sympa », oui. A l'Epide de Belfort, on a le triomphe modeste.

“ÊTRE ENCADRÉ, AVOIR UN UNIFORME QUI GOMME LES DIFFÉRENCES, ÇA FAIT DU BIEN. J'AVAIS ENFIN UN OBJECTIF. JE NE CONNAISSAIS PERSONNE, JE ME SUIS FAIT PLEIN D'AMIS.”

MAXIME